

**RELIGION(S) DE LA MER.
RÉCITS D'AVENTURES ET
RELIGIOSITÉ AU XX^e SIÈCLE**

Jean Griffet¹

La mer et les îles constituent désormais le théâtre d'une multitude de petites aventures. Il semble difficile de comprendre le vif engouement actuel pour l'aventure sans faire aussi référence à l'évolution du rapport sensible de l'aventurier avec la nature.²

Après la grande aventure, formée des «vagues successives d'appropriation de la terre»³, toujours menée au bénéfice de l'Occident et de ses systèmes politiques et économiques, s'ajoutent à partir du XIX^e siècle les périple privés. Le roman américain, les récits des voyageurs du vieux continent et même quelques essais, révèlent un puissant engouement pour la mer. Cette littérature très hétérogène, et aujourd'hui oubliée lorsque la

¹ Jean Griffet est maître de conférences à l'Université de Paris-Sud (XI), Orsay.

² L'étude du phénomène aventureux contemporain, saisi dans la perspective du culte de la performance et de l'esprit de conquête, dont le principe est la démocratie, est menée par A. Ehrenberg, «L'âge de l'héroïsme», dans *Cahiers internationaux de Sociologie*, vol. LXXXV, 1988, pp. 197-224; C. Pociello s'interroge sur les raisons du succès médiatique de la figure de l'aventurier dans notre société, dans «Un nouvel esprit d'aventure», *Esprit*, avril 1987, pp. 95-105; D. Le Breton développe la thèse de la structure ordalique des prises de risque actuelles, *Passions du risque*, Paris, Métailié, 1991.

³ M. Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, Paris, Minuit, 1974, p. 12.

critique l'a disqualifiée en raison du style, appartient au genre de l'expérience vécue. On pourrait la considérer comme le simple moyen de divertissement d'un lecteur lassé par la monotonie de la vie moderne. En fait, les récits d'aventures marines — qui sont aussi parfois des histoires de vacances — laissent voir bien davantage. Ils nous renseignent notamment sur la nature des sentiments éprouvés au fil de la vie quotidienne, les processus qui participent de la montée des impressions. L'aventure contribue à la naissance du sentiment par son caractère ambigu et contradictoire. La conscience de soi et du milieu naît de l'opposition entre des forces contraires, de la tension qui accompagne les états psychiques mitigés. Ce « complexe de contradictoires » est le « pathos de l'aventure »⁴. Si ce complexe caractérise de manière forte la tentation de l'aventure et la situation de celui qui, tendu vers l'avenir, ressent toute l'intensité de son existence, il ne demeure pas la forme de sentiment exclusive de l'expérience des aventuriers. Le temps passé à la mer laisse également place à une autre forme d'impression. C'est la *religiosité*. G. Simmel définit bien cette forme qui apaise la perception des contraires et la fait coïncider. La religiosité « est ce qui fait que les sentiments, qui d'ordinaire sont provoqués par les phénomènes contradictoires de l'univers et de notre destinée, coulent confondus maintenant comme les vagues d'un seul fleuve »⁵. Ressentir de l'unité là où existe de la multiplicité, tel est le phénomène qui accompagne l'engagement du corps au sein du milieu naturel et social. Ce phénomène qui émerge du rapport de l'esprit et de l'existence, comme l'écrit Simmel, est en réalité un état *psychique*: car « l'âme seule », précise le sociologue, « est le foyer où la multiplicité et l'hétérogénéité des choses si pesantes pour nous, se fondent en une unité »⁶. Nous chercherons quelques expressions de cette réalité psychique dans les récits d'expériences vécues.

⁴ V. Jankélévitch, *L'aventure l'ennui le sérieux*, Paris, Montaigne, 1963, p. 13.

⁵ G. Simmel, « La religion et les contrastes de la vie », dans *Mélanges de philosophie relativiste*, Paris, Alcan, 1912, p. 156.

⁶ *Ibid.*

C'est la présence du sentiment d'union à la nature et à l'autre que nous tentons de déceler ici, en nous référant principalement à la littérature d'aventure. Nous voulons montrer que ce sentiment d'union se manifeste à travers des constellations d'images, de croyances et de pratiques qui varient selon les périodes historiques: le sentiment se développe d'abord au cœur d'un *système* de croyances et de pratiques rationaliste et homogène propre au modernisme⁷, système qui valorise les vertus de l'air et de la lumière. Puis progressivement, à partir des années 1930, on assiste à la multiplication des foyers de communion, à la prolifération des groupes réunis par le seul souci de jouir ensemble de la vie. La mer est l'espace privilégié où cette mosaïque d'expériences sensibles est vécue et partagée. À la répétition de manières de faire jugées bénéfiques pour la santé succède la volonté d'être tout prosaïquement *bien* au creux de la nature. L'aérisme, ce système unifié de croyances et de pratiques⁸ qui sacralise les vertus de l'air depuis Hippocrate, indissociable du projet biopolitique de la modernité, souvent

⁷ Nous souscrivons à la distinction faite par J. Le Rider entre modernisation, modernisme et modernité: «La modernisation du XIX^e siècle se caractérise par l'extension de l'administration d'État, le progrès scientifique et technique engendrant des changements sociaux et la perte de certaines traditions culturelles, la croissance démographique et économique, l'urbanisation et le développement de moyens de communication et d'information (...) Le modernisme correspond au durcissement doctrinal des "idées modernes", en premier lieu l'idée de progrès (...). Enfin la modernité désigne un mode de vie, de pensée et de création qui ne se dérobe pas à l'impératif de changement et d'innovation, tout en conservant une conscience critique de la modernisation», dans J. Le Rider, *Modernité viennoise et crises de l'identité*, Paris, PUF, 1990, p. 36. Nous utilisons le mot modernité pour désigner globalement l'ère dominée par l'idée de progrès et simultanément porteuse des germes de sa destruction.

⁸ Nous faisons allusion à la définition de la religion proposée par É. Durkheim: «Une religion est un système solidaire de croyances et de pratiques relatives à des choses sacrées, c'est-à-dire

fondé sur des vérités révélées, décline au profit de l'hédonisme, forme qui s'actualise peu à peu au milieu de notre siècle. La multiplicité des expériences sensibles inocule de l'hétérogénéité et du désordre au sein d'un système de représentations et de pratiques vieillissant. La diversification des croyances et des formes d'expériences — et, en conséquence, leur métissage — prend le pas sur une conception monothéiste des usages du corps et de la nature. C'est par la prolifération des formes de religiosité qui se développent au contact de la nature que la société se recrée.

L'évangile du soleil

La répétition du titre d'un ouvrage d'Alain Gerbault⁹ atteste seulement que l'écriture cristallise, à un moment donné, un système de croyances enraciné dans la modernité. L'attention portée à la qualité de l'atmosphère, aux vertus purificatrices et tonifiantes de l'air et de l'eau n'est pas nouvelle. Au XVIII^e et au XIX^e siècles, médecins et hygiénistes expriment déjà la sensibilité de leurs contemporains à la nocivité des émanations telluriques, de l'air confiné et des exhalaisons sociales¹⁰. C'est dans la perspective du souci d'homogénéisation du *corps social* que l'on peut comprendre les pédagogies et les techniques qui recourent aux vertus bienfaitrices de l'air, du soleil et de l'eau pour rétablir la *santé* des populations¹¹. Par contre, la mer offre aux enfants d'une classe privilégiée le cadre propice à l'épanouissement d'un «hédonisme temporaire»¹². Dans le

séparées, interdites, croyances et pratiques qui unissent en une même communauté morale, appelée Église, tous ceux qui y adhèrent.» dans *Les formes élémentaires de la vie religieuse*, Paris, PUF, 1960, p. 65.

⁹ A. Gerbault, *L'évangile du soleil*, Paris, Fasquelle, 1932.

¹⁰ Sur cette question, A. Corbin, *Le miasme et la jonquille*, Paris, Aubier Montaigne, 1982.

¹¹ G. Vigarello, *Le corps redressé*, Paris, J.P. Delarge, 1978, et aussi *Le propre et le sale*, Paris, Seuil, 1985.

¹² A. Rauch, *Vacances et pratiques corporelles*, Paris, PUF, 1988.

premier cas, les tactiques et les manœuvres valorisent la santé. Les éléments naturels constituent les moyens de parvenir à cet état. Dans le second, le bien-être et l'occasion de vivre une expérience intérieure justifient la présence sur la grève.

Les expressions d'une morale

Alain Gerbault use d'un langage fonctionnaliste et il adhère à une morale naturiste: l'homme est fait pour vivre au grand air, et l'aventurier admire «le magnifique physique de ces splendides indigènes qui avaient grandi librement et naturellement sous le soleil»¹³. Bien sûr, Gerbault passe du temps à «jouer au milieu des vagues», mais «étendu sur la plage», il absorbe «les rayons vivifiants du brûlant soleil tropical»¹⁴. Les propriétés tonifiantes attribuées à l'air, abondamment vantées à la fin du XIX^e siècle, s'incarnent dans la personne de l'indigène, qui symbolise tous les bienfaits que l'on peut attendre d'une vie proche de la nature. Gerbault répète l'idéal naturiste, vivace au début du XX^e siècle.¹⁵ Mais la religion du soleil, qui renforce en lui le sentiment d'appartenir aux peuples des tropiques¹⁶, se dessine par contraste. Chez Gerbault, la morale naturiste et le culte de l'air pur trouvent tout leur sens par opposition avec les modes de vie urbains: «Après les grandes villes, écrit-il, l'air me sembla délicieusement pur et frais et je sentis, respirant à pleins poumons, rentrer la vie en moi»¹⁷. Pour lui, la société idéale est primitive. À la différence du primitivisme littéraire de l'âge classique, Gerbault ne laisse jamais de dire, dans chaque journal de bord qu'il publie, que cet idéal est seul capable de garantir le bonheur. Sur le registre doctrinal, il n'est pas l'homme du

¹³ Gerbault, *L'évangile du soleil*, p. 134.

¹⁴ A. Gerbault, *À la poursuite du soleil*, Paris, Grasset, 1929, p. 148.

¹⁵ Une des manifestations de cette présence des courants naturels au début du siècle est évoquée par M. Métoudi et G. Vigarello, «La nature et l'air du temps», dans *Travaux et recherches en EPS*, n° 6, Paris, INSEP, 1980, pp. 20-28.

¹⁶ A. Gerbault, *O.Z.Y.U.*, Paris, Grasset, 1952, p. 253.

¹⁷ *Ibid.*, p. 58.

compromis et la société parfaite relève d'un modèle totalement dénué d'ambiguïté: la vie en plein-air constitue la référence absolue, universelle, seul salut d'une humanité fragilisée par le modernisme. De même, Versailles constitue ce qu'il a «vu de plus grand»¹⁸. Expression d'une vision aristocratique de l'ordre social, le chef-d'œuvre architectural symbolise surtout le produit d'un processus d'homogénéisation de la société. La vue du château réactive chez Gerbault l'idée que la société des années folles a perdu de l'unité: «De nos jours la terrible routine, la dispersion de l'autorité, l'impuissance à prendre des décisions radicales, ne permettent pas l'exécution de tels projets»¹⁹. Le ton est donc clairement donné. La société idéale est primitive, et le mode de structuration du social qui sert de référence doit fonctionner comme une volonté unique.

¹⁸ *Ibid.*, p. 28.

¹⁹ *Ibid.*, p. 29.

La nostalgie d'un ordre passé

En fait, si l'on demeure sur le seul registre de l'adhésion à des systèmes de valeurs, de l'intégration à des systèmes sociaux — et non sur celui de l'aventure proprement dite —, le point de vue de Gerbault représente bien l'expression d'une *conscience cénesthésique de la réalité*. Cette sensibilité du *corps* au sens large — corps propre, corps social, corps historique — exprime une profonde transformation des croyances et des pratiques en train de s'opérer dans l'entre-deux-guerres. Gerbault la décline sur un ton nostalgique, profondément éprouvé par le sentiment de la chute et de l'épuisement. Corps historique, il réitère la scène de l'aristocratie supplantée par la bourgeoisie. Corps psychologique, le voyageur infatigable poursuit les images de son enfance, ce temps où la vie est devant soi. Ainsi explique-t-il sa quête: «Moi qui cours inlassablement à la recherche de ma jeunesse»²⁰. Corps social enfin, Gerbault opère un changement de perspective et juge la société moderne à l'aune des sociétés autres. Mais ces organisations sociales n'existent plus sous leur forme pure d'autrefois. L'aventurier est venu en Polynésie «un siècle trop tard»²¹. La faute de cette dégradation est imputable à notre civilisation, qu'il «estime en décadence»²². Comment, au contact des mœurs viciées, tant de pureté pourrait-elle être préservée de la contamination? À travers un jeu d'antinomies, Gerbault désigne l'hérésie. Il constate

la manière en vérité bien étrange dont l'homme blanc vit sous les tropiques. Pourquoi boire du vin et du champagne quand il y a l'eau exquise des cocos? Pourquoi construire d'inconfortables maisons quand le feuillage des cocotiers peut vous fournir des abris toujours frais? Pourquoi porter des chapeaux et des

²⁰ A. Gerbault, *Seul, à travers l'Atlantique*, Paris, Grasset, 1924, p. 115.

²¹ Gerbault, *À la poursuite du soleil*, p. 108.

²² Gerbault, *O.Z.Y.U.*, p. 150.

vêtements, quand la pigmentation de la peau est la meilleure défense contre le soleil des tropiques dont les bienfaisants rayons vous infusent la santé?²³

Bien évidemment, ce sentiment d'affaiblissement d'une société n'est pas neuf. Vers 1860, Max Radiguet intitule déjà son récit de voyage dans le Pacifique «Les derniers sauvages». Mais ce qui frappe ici, c'est l'impression que tout est en train de mourir. Gerbault parle de corps qui n'existent plus. La seule note optimiste provient de la correspondance renforcée par l'auteur — Jack London, l'un de ses auteurs préférés, l'a magnifiquement établie en son temps — entre l'air, la lumière, les grands espaces et la liberté. Le chant de la liberté annonce une ère nouvelle. L'évangile du soleil, forme achevée d'un système de croyances et de pratiques, marque l'avènement du désordre. Configuration terminale, elle est aussi une forme qui porte le coup de grâce. À l'instar des retraitsismes et des millénarismes qui remplissent, dans l'occident médiéval, une fonction de contestation, et mieux, à l'image du kimbanguisme qui retourne la Bible contre le colonisateur belge, la religion de l'air et du soleil contribue à détruire la société conquérante qu'elle avait naguère cimentée. Elle sert de support, chez Gerbault, à la critique du colonialisme. Par elle s'établit la reconnaissance de l'Autre, dont le voyageur partage les jeux et les habitudes alimentaires et vestimentaires. L'ensemble des attitudes et des actions évoquées, qui dénote un goût prononcé pour l'unité du corps social, contient paradoxalement tous les ferments propres à hâter sa dislocation.

Jusqu'ici, la mer joue un rôle mineur. Les étendues marines, pourtant omniprésentes, déroulent la surface où a lieu la vérification des qualités de l'air et du soleil. Ces deux éléments, généreusement prodigués hors des villes et loin de la «civilisation», fondent une morale réactive. Vers la fin des années 1930, s'affirme à travers l'écriture ce que M. Weber appelle le polythéisme des valeurs, né de la multiplicité des

²³ Gerbault, *À la poursuite du soleil*, pp. 139-140.

expériences sensibles. Il reflète le caractère organique de la relation à la nature: parmi les multiples éléments qui composent l'organisme fait de l'être et de son milieu, la mer joue un rôle *actif*. Le sentiment d'union ne sourd plus uniquement de la projection des schèmes de la modernité. Il naît des impressions vécues sans contrainte apparente et du partage de l'expérience du corps et de la nature.

Communier avec la nature

Pour jouir pleinement de la nature, cette «présence des présences»²⁴, le regard ne suffit pas. La mobilisation de tous les sens comble l'espace qui sépare le corps de son environnement. Le sentiment de vivre à l'unisson de la nature implique que l'on se considère comme niché au cœur des choses. On mène alors une exploration du dedans. L'incorporation ou l'extase confère à l'espace extérieur un aspect organique.

Une conscience née de la proximité

En 1936 et 1937, Albert Camus écrit plusieurs essais. À Alger, capitale de l'instant, ville ouverte sur la mer, les jeunes gens sont «bien au soleil». Oubliés les «prêches ennuyeux des naturistes, ces protestants de la chair», qui prônent une exaspérante «systématique du corps»²⁵. Sur les côtes chargées de l'odeur des absinthes et des lentisques, la figure de Dionysos ne suffit pas à évoquer «l'heureuse lassitude d'un jour de noces avec le monde»²⁶. Frottée par le vent, la peau desséchée ne déchiffre plus «l'écriture du monde»: «Je perdais conscience du dessin que traçait mon corps»²⁷ écrit Camus. L'effacement des limites cutanées, baignées de vent et de soleil, donne accès à l'état confusionnel, jusqu'au point sublime: «Jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde»²⁸. La préoccupation essentielle qui anime ce type de rapport à la nature se localise à la limite qui sépare le corps de l'environnement. Toute l'activité tend vers la naissance du sentiment de la disparition de l'interface entre soi et le monde. C'est dans la recherche de cette impression que la mer, associée

²⁴ S. Moscovici, *Hommes domestiques et hommes sauvages*, Paris, C. Bourgois, 1979 [1974], p. 91.

²⁵ A. Camus, «L'été à Alger», dans *Noces*, Paris, Folio Gallimard, 1959, p. 36.

²⁶ A. Camus, «Noces à Tipasa», *op. cit.*, p. 17.

²⁷ A. Camus, «Le vent à Djémila», *op. cit.*, p. 25.

²⁸ *Ibid.*, p. 26.

aux autres éléments naturels, s'impose comme l'auxiliaire le plus énergétique. Elle transmet au corps le rythme de ses ondes et lui applique les poussées de sa respiration. La mer combine son action à la réceptivité de celui qui s'y baigne. Son rôle consiste à saper une barrière, à dissoudre une enveloppe, à faire disparaître une séparation. L'environnement actif joue avec un corps qui l'écoute. La situation a un air de gageure, mais c'est elle qui occupe totalement Camus à Tipasa:

Ici même, je sais que jamais je ne m'approcherai assez du monde. Il me faut être nu et puis plonger dans la mer, encore tout parfumé des essences de la terre, laver celles-ci dans celle-là, et nouer sur ma peau l'étreinte pour laquelle soupirent lèvres à lèvres depuis si longtemps la terre et la mer. Entré dans l'eau, c'est le saisissement, la montée d'une glu froide et opaque (...). Sur le rivage, c'est la chute dans le sable, abandonné au monde, rentré dans ma pesanteur de chair et d'os, abruti de soleil.²⁹

Le sentiment d'union à la nature exprimé par l'essayiste correspond tout à fait à l'une des deux forces théoriques d'homogénéisation proposées par G. Durand: la structure mystique, «adaptatrice pure, collant à l'ambiance, participant à l'environnement avec le maximum de viscosité»³⁰. Ce type de sentiment révèle une attitude de confiance à l'égard du milieu. L'homme n'est plus contre la nature, mais avec elle. Cette relation, qui devient actuelle au milieu du siècle, prédispose au jeu avec la matière et les forces naturelles. Elle implique la détente du corps, qui désormais cède plus fréquemment à la tentation de se laisser porter, de flotter au creux de la nature. Il n'y a toutefois rien d'inédit là-dedans. Au début de notre siècle,

²⁹ Camus, «Noces à Tipasa», *op. cit.*, pp. 15-16.

³⁰ G. Durand, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod, 1984 [1969], p. 503.

J. London conseille déjà à l'apprenti-surfer: «Cédez à l'eau qui essaie de vous écarteler (...). Laissez-vous porter en nageant vers la surface»³¹. Autour des années 1940, on ne constate que l'extension d'une attitude qui marque depuis longtemps le *pli* — pour reprendre le mot de M. Foucault — de la civilisation chinoise³². La relation d'union à la nature, exprimée sous une forme très dense par Camus, se manifeste à des concentrations plus faibles mais par des traces très fréquentes dans les récits de voyage et d'aventure au milieu du siècle. Camus annonce de ce fait la naissance de multiples formes de religiosité, qui se développent autour de l'expérience cénesthésique *stricto sensu*, i.e. de la sensibilité du corps propre contenu dans l'enveloppe cutanée. Le caractère mystique, qui est commun à nombre d'aventures vécues et d'impressions ressenties, entre en contradiction avec l'action conquérante menée par la modernité contre la nature. Précisons aussi que c'est la diversité des sensations, en relation avec une série de situations et d'endroits où elles ont trouvé leur contour, qui accredit l'idée déjà avancée d'une perception polythéiste du rapport à la nature, même si l'impression d'être à l'unisson du milieu tourne parfois au panthéisme.

Distance au réel et sentiment cosmique

Contrairement aux conditions détaillées par Camus, la conscience d'appartenir à un monde se manifeste aussi à l'occasion d'une prise de distance, propice à la mise en valeur des différences. À propos des grandes villes et de la vie de l'esprit, Simmel fait remarquer que «l'homme est un être différentiel, c'est-à-dire que sa conscience est stimulée par la différence entre l'impression du moment et la précédente»³³. William Beebe,

³¹ J. London, *The Cruise of the Snark*, 1911, *La croisière du Snark*, Paris, UGE, 1986, p. 88.

³² Sur cette question: F. Jullien, *Procès ou création*, Paris, Seuil, 1989.

³³ G. Simmel, *Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, 1989, p. 234.

qui est sans doute le premier observateur émerveillé du monde sous-marin à écrire son émotion, n'est pas indifférent à l'effet de contraste, bien au contraire. Il survole en avion le rivage d'Haïti. L'engin s'élève. À peine les indices de la vie humaine se sont-ils estompés qu'un sentiment cosmique l'envahit: «Les maisons s'évanouirent. (...) Puis, toute pensée relative à l'humanité ne tarda pas à m'abandonner et je me rendis compte que j'étais en train de regarder la Terre elle-même, de l'espace. Un pareil sentiment n'est jamais éprouvé quand on se penche sur le bord du précipice le plus vertigineux: il est de nature cosmique»³⁴. La prise de recul, permise par les techniques aéronautiques, favorise la mise en sommeil des schèmes d'appréciation de la vie terrestre et quotidienne. C'est encore la distance qui est impliquée dans l'observation d'une éponge au microscope. Au premier abord, le dépaysement n'a pas lieu. Le grossissement du détail, que l'appareil offre à l'œil, laisse toute liberté au spectateur de projeter ses habitudes perceptives. La vision panoramique du paysage prime encore. Beebe voit des collines creusées de cavernes insondables. Puis, à l'instar des personnages de Stevenson qui, du point culminant de *l'île au trésor* en ont embrassé toute l'étendue et les limites, il s'attache à saisir la texture:

Après avoir ainsi reconnu mon terrain, large comme une pièce de deux sous, mon regard se concentra sur les détails. Et soudain je me rendis compte d'un fait qu'à vrai dire je n'avais point cessé de savoir depuis le début, mais que j'avais oublié, tant la vision de la montagne s'était irrésistiblement imposée à moi — tout ce paysage était vivant, formait partie d'un animal, d'une éponge.³⁵

Si la dimension poétique domine l'écriture, l'auteur reste, dans les situations évoquées, toujours à l'extérieur de l'objet. On

³⁴ W. Beebe, *Sous la mer tropicale*, Paris, Stock, 1931, pp. 105-106.

³⁵ *Ibid.*, p. 124.

pourrait supposer qu'il prend conscience du caractère cosmique de la réalité parce qu'il en est séparé. Or, c'est sans doute la vision du dedans — ou plus exactement *l'impression* d'être au cœur du réel — qui constitue pour lui l'expérience la plus intense et donc la plus contagieuse. Son ouvrage débute par ce conseil, qui garantit le caractère polysensoriel de l'immersion sous-marine: «Voici la recommandation que je me contenterai d'adresser à tous mes lecteurs. Avant de mourir, arrangez-vous pour emprunter, voler, acheter ou fabriquer un appareil quelconque qui vous permettra de jeter par vous-même un coup d'œil sur ce monde nouveau. Les livres, les aquariums et les bateaux à fond de verre ont, par rapport à ce contact direct, la valeur d'un indicateur par rapport au voyage»³⁶. Voyage ou aventure? Momentanément, oublions le genre. Retenons la variété des méthodes. L'appréciation macroscopique puis microscopique, combinée à la plongée dans la mer pour en sentir l'ambiance, entraînent le changement de perspective le plus total. La mer est le lieu qui rend possible la diversité de ces perceptions. Elle est l'occasion d'un regard autre sur la nature.

Se fondre dans le monde

Le sentiment naît donc à la fois du contraste et de l'immersion dans l'univers marin. Gerbault mène lui aussi une démarche comparée, mais elle ne porte que sur les sociétés. Son périple ne provoque pas, comme chez Beebe, une hyperesthésie du monde naturel. Le mouvement de descente dans le milieu social, déjà réalisé par J. Michelet qui se plongeait dans la foule pour en écouter les bruits, et répété par les ethnographes et les voyageurs, est transposé à la nature. Les palpitations les plus timides, les nuances des couleurs, l'explorateur les sent car il supprime l'intervalle qui empêche toute perception sympathique du réel. La communion avec la nature exprime ce rapprochement, qui ne retient nullement l'exaltation subjective dépeinte par le romantisme, mais exerce une série de

³⁶ *Ibid.*, p. 4.

mécanismes, affûte des impressions et fixe des attitudes tout à fait spécifiques.

L'intuition fait disparaître la séparation. Les points de vue sur les processus qui engendrent cette connaissance immédiate de la réalité sont divers. Les uns défendent l'idée d'une intuition sensible bergsonienne, par laquelle le sujet se transporte à l'intérieur de l'objet. D'autres soutiennent que le mouvement s'effectue dans le sens inverse, de l'objet vers le sujet, par une accommodation du Je soumis à une nature active. Cette conception panthéiste participe, au même titre que la première, de ce que les aventuriers appellent «le sens de la mer». Elle est défendue de façon équivoque par Eric de Bisschop, qui s'interroge sur sa chance de sillonner des océans, en laissant toutefois pointer l'idée que ce «sens» n'est pas indépendant de la somme des expériences vécues: «D'où me vient cette certitude, cette intuition qui me fait agir comme mécaniquement, et évite le désastre...? Je rends grâce aux forces mystérieuses de la nature, qui se plaient parfois à se manifester pour ceux qui s'efforcent, par de multiples et humbles contacts, à s'harmoniser avec elles»³⁷.

³⁷ E. de Bisschop, *Kaimiloa*, Paris, Plon, 1956 (1939), p. 203.

Le souci d'inclusion suppose un trajet univoque suivi par le corps. Il implique le transport de soi à l'intérieur de la nature. Le déplacement, matériel ou symbolique, débute avec l'impression de se tenir sur un seuil; l'attention captée par ce qui se passe au delà, on ne peut échapper à la tentation de se dissoudre dans cet espace mystérieux. Un tel sentiment affecte l'explorateur sous-marin: «Je sentais grandir en moi une curiosité exaltée, peureuse à la fois: connaître la mer, percer la transparence bleutée de l'eau qui reculait, m'intégrer à ce que je sentais bien être un monde prodigieux»³⁸. Variante d'un cheminement qui mène à l'état d'indifférenciation, le désir de fusion dans le milieu habite le Robinson des temps modernes. L'absorption du corps par l'île fait partie des songeries de ce voyageur, en 1937: «Quatre jours d'isolement parfait, au cours desquels furent ébauchés de passionnants projets. Plus tard, nous habiterions l'îlot désert pour mieux le connaître, nous fondre dans sa splendeur sauvage; vivre là des semaines, des mois peut-être, bâtir une case, nous nourrir du produit de notre pêche»³⁹.

À la différence de l'utopie construite à l'âge classique par D. Defoe, qui fait de l'insularité un «espace paranoïaque»⁴⁰, où tout est conçu pour parer d'éventuelles attaques venues de l'extérieur, l'île du milieu de notre siècle est un lieu matriciel. C'est cet espace idéal que cristallise le roman de M. Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique* (1969). L'endroit où l'on aimerait vivre éternellement se dessine selon des modalités différentes de celles de l'âge classique. On y décèle toutefois des similitudes avec les modèles utopique et primitiviste élaborés par Defoe et Bougainville. La différence, liée d'abord aux commodités d'accès, est dans la source d'inspiration du récit: la plupart des aventuriers de notre siècle partent seuls ou en petits

³⁸ B. Gorsky, *La jungle du silence*, Paris, La Pensée Moderne, 1954, pp. 203-204.

³⁹ B. Villaret, *Piti-U-Taï. Mon île déserte du Pacifique*, Paris, Le Livre Contemporain, 1958 [1952], p. 14.

⁴⁰ C. Marouby, *Utopie et primitivisme*, Paris, Seuil, 1990, p. 45.

groupes. Le paradis est à la portée de l'initiative privée. Il est vécu directement et non plus uniquement par procuration. Il est même tellement bien exploré que l'image de l'île, univoque en 1952 pour Bernard Villaret, devient ambivalente vingt-trois ans plus tard quand il dresse la liste de «275 paradis (ou enfers) insulaires de par le monde»⁴¹. La ressemblance réside dans le processus de projection par lequel l'Occident enracine ses rêves dans un espace naturel et social.

Le projet de se fondre dans la nature s'actualise chez Villaret après la guerre, qui a différé le moment de la jouissance. On en trouve la forme achevée dans les récits de Bernard Moitessier. Le circumnavigateur solitaire vit une relation organique avec l'espace, dont il fournit une représentation syncrétique: «Vent, Mer, Bateau et Voiles, un tout compact et diffus, sans commencement ni fin, partie et tout de l'Univers, mon univers à moi, bien à moi»⁴².

Les paradis vécus

Parmi les très nombreuses histoires qui relatent les plaisirs éprouvés au contact ou à proximité des mers, il est rare d'en trouver une qui n'évoque pas les images de l'Éden. Quasiment tous les aventuriers et voyageurs de l'après-guerre ont traversé, à un moment de leur périple, un territoire paradisiaque. La nature de l'expérience, et sans doute le temps où elle s'insère, ne favorisent pas l'efflorescence des religions de salut. La plupart des mémoires conservent l'image d'un lieu d'enracinement idéal: «Tous quatre nous humâmes un délicieux parfum de fleurs qui, semblait-il, venait à notre rencontre pour nous accueillir et nous préparer aux délices d'un monde où tout était douceur, beauté et béatitude, cette béatitude promise par les Écritures aux élus»⁴³. C'est cependant le départ de l'endroit qui en fait ressortir toute la

⁴¹ B. Villaret, *Au vent des îles. 275 paradis (ou enfers) insulaires de par le monde*, Paris, Berger-Levrault, 1975.

⁴² B. Moitessier, *La longue route*, Paris, Arthaydm, 1971, p. 13.

⁴³ B. Gorsky, *Le fou de mer*, Paris, J. Grancher, 1982, p. 41.

perfection. En 1955, Bernard Gorsky et ses camarades quittent Maupiti: «Ce fut avec le sentiment que plus jamais nous ne retrouverions un lieu comparable à la Polynésie, car il était inconcevable qu'il existât»⁴⁴. À un moment de leur vie, voyageurs et aventureux ont eu le sentiment de traverser le millenium. Mais, entre une activité orientée par la promesse de jours meilleurs et la nostalgie née du regard en arrière sur les épisodes de sa propre vie, s'intercale le temps de la jouissance immédiate: «Vivre avec la mer, vivre avec les oiseaux, vivre avec le présent, ne jamais regarder au delà d'aujourd'hui»⁴⁵. La vie au présent apparaît à la fois comme une attitude fortement installée et l'intervalle intense qui marque un destin personnel. La jouissance de l'instant émane de l'activité principalement déterminée de façon affectuelle et émotionnelle, «par des passions et des sentiments actuels»⁴⁶. L'activation et l'assouvissement des passions prennent source dans une représentation du monde formée par le corps. À travers l'expérience cénesthésique se forme la conscience de vivre intensément.

Le corps et l'espace

La compréhension des mouvements — inclusion, fusion — n'est pas envisageable sans la localisation du point de station à partir d'où se manifeste l'intention et s'exerce le jugement. La montée du sentiment de présence de la nature va de pair avec celui de sa propre existence corporelle. Contrairement à une conception de l'édification de la personne typiquement moderne, la représentation de l'espace ne se construit plus à partir d'un centre unique. On connaît la proposition de Freud: le développement est une avance par laquelle le Moi «exclut progressivement de lui le monde extérieur»⁴⁷. Pour comprendre

⁴⁴ *Ibid.*, p. 43.

⁴⁵ Moitessier, *La longue route*, p. 103.

⁴⁶ M. Weber, *Économie et société*, Paris, Plon, 1971, p. 22.

⁴⁷ S. Freud, *Malaise dans la civilisation*, 5^e éd., Paris, PUF, 1976 (5^{ème} éd.), p. 10.

ce qui est à l'état naissant au milieu du XX^e siècle, il faut donner un droit de cité égal au mécanisme d'inclusion dans l'environnement et admettre que l'inclusion et l'intégration sont des forces potentielles équivalentes, mais différemment actualisées selon les sociétés et les époques.

Le contraste, à l'origine de la perception de l'espace extérieur constatée chez W. Beebe, éveille encore l'impression d'avoir un corps propre. Refroidis par le bain, les chasseurs sous-marins apprécient davantage les rayons de soleil: «Nous sommes sortis de l'eau ensemble, fatigués et gelés. Nos proies hâtivement préservées du soleil dans la niche avant du bateau, nous nous sommes alors jetés sur la plage brûlante, corps rompus et transis de froid. Pendant quelques minutes, malgré tout ce que nous avons à nous raconter, nous sommes demeurés silencieux, nous laissant pénétrer par la chaleur, une chaleur vitale comme une transfusion de sang... que c'est bon!»⁴⁸ Au corps, la nature transmet la chaleur. Les mots qui disent la proprioception indiquent un sens de circulation précis des flux thermiques, celui de la convergence. La chaleur bienfaisante entre dans les membres, comme le froid: «Je ne peux pas dire qu'il me glace ou me paralyse: je le sens en moi comme une présence, comme une maladie»⁴⁹. L'effet produit est assimilable au renversement de perspective provoqué chez Nietzsche par la considération du «travail secret de l'instinct de décadence» à partir de l'état de santé. Mais ici affleure la conscience d'un transfert centripète: le corps est envahi par le chaud et le froid, signe que la nature joue un rôle actif.

L'attitude confiante à l'égard de la nature aide à interpréter l'accentuation du caractère ludique des comportements. B. Moitessier suit la voie vagabonde, celle qui donne priorité au sentir et conditionne le jeu: «Alors, on s'oublie, on oublie tout, pour ne voir que le jeu du bateau avec la mer, le jeu de la mer

⁴⁸ Gorsky, *La jungle du silence*, p. 126.

⁴⁹ P. Diolé, *L'aventure sous-marine*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 14.

autour du bateau, laissant de côté tout ce qui n'est pas essentiel au jeu dans le présent immédiat»⁵⁰. En fait, jouer avec la mer c'est s'inclure dans un type de société et user des principes qui règlent un rapport particulier à la nature. Accompagné de cinq compagnons, Thor Heyerdahl se laisse porter sur un radeau par le courant de Humbolt. Le 7 août 1947, le «Kon-Tiki» s'échoue sur le récif de Raroïa. L'île édénique est atteinte: «Nous nous étendîmes voluptueusement par terre, souriant aux nuages blancs que l'alizé poussait vers l'ouest. Nous n'étions plus entraînés comme eux, nous reposions sur une île immobile, au cœur même de la Polynésie»⁵¹. Les forces naturelles ont mené l'embarcation jusqu'au paradis. L'événement est présenté par l'éditeur comme un exploit, mais l'auteur le vit comme une harmonie. L'expérience s'achève quand le paquebot, symbole de la modernité, quitte Tahiti: «Les nuages blancs de l'alizé voguaient à travers le ciel bleu. Nous ne suivions plus le même chemin qu'eux. Nous défiions maintenant la Nature. Nous retournions vers le vingtième siècle»⁵². Le jeu est terminé.

La mer comme lien social

Même lorsque l'activité ludique demeure temporaire et qu'elle va à contresens des normes de la société dont le joueur s'est momentanément retiré, elle tend à installer une certaine permanence au sein de la communauté joueuse. J. Huizinga souligne que «le sentiment de vivre ensemble dans l'exception, de partager ensemble une chose importante, de se séparer ensemble des autres et de se soustraire aux normes générales, exerce sa séduction au delà de la durée du seul jeu»⁵³. Le sentiment d'appartenir à une petite communauté, renforcé par la marginalité des comportements ludiques, ne doit pas échapper à l'observateur. Mais on ne peut oublier que l'écart à la norme qui

⁵⁰ Moitessier, *La longue route*, p. 87.

⁵¹ T. Heyerdahl, *Kon-Tiki ekspedisjonen*, 1948 (*L'expédition du Kon-Tiki*, Paris, Albin Michel, 1951, p. 262.)

⁵² *Ibid.*, p. 304.

⁵³ J. Huizinga, *Homo ludens*, Paris, Gallimard, 1951, p. 33.

se développe au fil du jeu se creuse également lorsque le joueur s'abandonne au rythme des eaux. Dans ce cas, la relation sensible au milieu suffit à justifier la présence d'un stock commun de sensations, pour reprendre en la modifiant la formule de P. Berger et T. Luckmann. L'émotion et le sentiment d'union à la nature cimentent la multitude de groupes qui goûtent, pendant les années 1950, au charme de la mer. La solidité des liaisons instaurées par les étendues marines était déjà soulignée par J. Conrad: «Entre nous, il y avait (...) le lien de la mer. Outre qu'il maintenait nos cœurs ensemble pendant les longues périodes de séparation, il avait pour effet de nous rendre réciproquement tolérants des histoires racontées et même des convictions exprimées»⁵⁴. Ce pont symbolique tendu entre les êtres, bâti de substances émotionnelles, est une éthique du sentiment partagé, une «éthique de l'esthétique»⁵⁵. Le désir de mettre en commun ce qui est ressenti demeure un trait omniprésent dans les récits. Le mysticisme et l'extase ne suffisent pas à évoquer l'intensité et la pluralité des images sensorielles. On ne peut rendre le procès de recomplexification et de re-création de la société du milieu du siècle que si l'on réhabilite les images qui correspondent à une multitude de situations vécues. Paradoxalement, cette profusion d'impressions, en apparence uniques et intransmissibles par les mots, offre les occasions d'une forme particulière de communication. Durkheim a bien signalé l'impossibilité de faire passer une sensation d'une conscience à une autre. Seul le concept, précise-t-il, permet de communiquer: «C'est par lui que les intelligences humaines communient»⁵⁶. Mais le sociologue n'oublie toutefois pas de dire que si l'on veut que l'autre ressente, de manière certes approchée, ce que l'on a éprouvé, il est nécessaire de le confronter à la même situation que celle que l'on a vécue. Nous faisons d'ailleurs l'hypothèse, vérifiée en un autre endroit⁵⁷, que c'est aussi à l'occasion du partage *sensible* de

⁵⁴ J. Conrad, *Au cœur des ténèbres*, Paris, Flammarion, 1989, p. 84.

⁵⁵ M. Maffesoli, *Au creux des apparences*, Paris, Plon, 1990, p. 13.

⁵⁶ Durkheim, *op. cit.*, p. 619.

⁵⁷ J. Griffet, *Traces et seuils*, MSH Aquitaine, à paraître.

situations singulières que les personnes communient. Or les auteurs de récits ne se livrent-ils pas à un travail d'invitation du lecteur au voyage et à l'aventure? Comment alors les personnes s'y prennent-elles, à un moment donné, pour que d'autres participent à leur émerveillement? S'adressant au néophyte, le conteur l'exhorte à venir le rejoindre et à abandonner, par la même occasion, sa terne condition citadine: «Mille chants flottaient dans la lumière. Ils m'enveloppaient, m'emportaient, tandis que mes poumons s'emplissaient de vie naissante. Habitants des villes, travailleurs des usines, des boutiques, des sombres bureaux, accompagnez-moi dans ce voyage au pays des étoiles et des vagues, de la lumière et de la solitude, écoutez avec moi l'hymne de la création!»⁵⁸. L'enthousiasme du style atteste la profondeur de l'émotion. Adressé aux amateurs, le message possède par contre la propriété de faire revivre au lecteur une expérience qui lui est propre, et néanmoins très proche de celle qui est décrite: «Étendus dans la chaleur bienfaisante qui nous enveloppe, nous regardons le ciel, mais je sais que vous revivez nos instants d'explorations, je sais aussi que vous en rêverez cette nuit, beaucoup d'autres nuits, et que déjà vous supputez vos moyens de prolonger vos vacances»⁵⁹. La puissance évocatrice de l'image s'épanouit quand les histoires racontées sollicitent la correspondance des impressions. Une compréhension fondée sur la ressemblance des sensations et des situations estivales unit le lecteur au texte. Dans une telle perspective, le livre, sa lecture et son écriture sont les manifestations d'un rite pratiqué à distance. Il contribue à «revivifier les éléments les plus essentiels de la conscience collective»⁶⁰. Agissant sur un plan symbolique, il active les passions et le rapport imaginaire aux moments de la pratique:

Quelle bonne surprise, en plein hiver, loin de
la mer, à laquelle tu penses tout le temps, de

⁵⁸ W. Willis, *Le chant du Pacifique*, Paris, Le Livre Contemporain — Amiot-Dumont, 1956, p. 71.

⁵⁹ B. Gorsky, *Dix mètres sous la mer*, Paris, Durel éd., 1946, p. 15.

⁶⁰ Durkheim, *op. cit.*, p. 536.

trouver à la vitrine d'un libraire un ouvrage qui parle de la vie sous-marine!... Comme tu vas vite rentrer chez toi, mon camarade; qu'il soit bon ou mauvais, ce livre, tu vas le lire avidement, le relire, et il te mettra dans le sang une impatience que je comprends, que je partage avec toi, car tu peux être persuadé que, si je l'ai écrit, c'est aussi pour pouvoir mieux attendre⁶¹.

La nécessité de partager ce qui est éprouvé reste étroitement associé à l'intensité de l'émotion. Durkheim décrit comment les *émotions* «s'étendent à tous les autres états mentaux qui occupent alors l'esprit». La contagion est le procédé par lequel le caractère sacré s'acquiert⁶². La contamination qui touche les adeptes provient de la manifestation d'un enchantement. L'aventurier expose alors des bribes de son passé: «C'est pour faire partager cet émerveillement que je voudrais ici conter l'histoire de ces dix ans»⁶³.

*

Le partage des joies, la participation à la communion avec la mer, le vent et les nuages, la recherche d'une correspondance des sensations, tout cela ajouté au sentiment d'intime proximité de la nature signale les états effervescents d'une multitude de communautés de pratiquants et de fidèles. Indice d'une activité sociale dominée par l'émotion, la prolifération des réseaux d'adeptes, la transmission des expériences et des savoirs établis à partir de cas exposés, de sommes d'anecdotes et de descriptions de situations et d'appréciations subjectives, laissent penser qu'un réenchantement du monde est en train de se produire sur la base du ressenti. L'accentuation de la vie sensible vécue en petits

⁶¹ Gorsky, *La jungle du silence*, p. 7.

⁶² Durkheim, *op. cit.*, p. 463.

⁶³ M. Isy-Schwartz, *Chasses aux fauves de la mer*, Éd. P. Herag, 1953, Presses Pocket, p. 9.

groupes au contact de la nature, inaugure une manière de vivre dont le Club Méditerranée constitue une forme instituée.⁶⁴ Aujourd'hui, il semble que l'on assiste à une intensification du rapport sensible à la nature, marqué à la fois par le caractère cénesthésique des expériences partagées et par l'immédiateté des jouissances procurées par les pratiques.⁶⁵

Ce que l'on observe à l'état naissant dans le tissu social du milieu du siècle prolonge tout à fait la puissante intuition de M. Weber, qui fait remarquer, en 1919, que «de nos jours on retrouve uniquement dans les petits cercles communautaires, dans le contact d'hommes à hommes, en pianissimo, quelque chose qui pourrait correspondre au *pneuma* prophétique qui embrasait autrefois les grandes communautés et les soudait ensemble»⁶⁶. Le passage d'un système unifié de croyances et de pratiques à un ensemble d'images visuelles, auditives et olfactives, tactiles et cénesthésiques nées du rapport collectif et intime à la mer, avéré par les histoires enflammées des aventureux, conforte la belle formule de Durkheim pour qui il n'est pas d'évangiles qui soient immortels.

⁶⁴ Il est instructif d'établir un rapprochement avec l'approche réalisée par A. Ehrenberg sur cette question: «Le Club Méditerranée, 1935-1960», *Autrement*, série «mutations», n° 111, janv. 1990, pp. 117-129.

⁶⁵ Les recherches menées par D. Theiller et J. Dienot, sur les pratiques de montagne, vont dans le sens de ce constat: D. Theiller, «Jouissance immédiate et expériences de la nature», *Aventure, Sociétés*, n° 34, 1991, pp. 379-384.

⁶⁶ M. Weber, *Le savant et le politique*, Paris, Plon, 1959, p. 106.